

2nd Poem

Section "editted"

Beamed: L

RETOUR VERS RACHEL

Janvier 2025

Pour lui, les derniers temps ont été très difficiles. Et il mesure combien il a dû se montrer pénible à son entourage.

Pendant toute l'année 2024, il a vu monter en lui l'inexorable angoisse de son quatre-vingtième anniversaire. Le couperet devant tomber le 17 décembre.

Ce n'était pas rien, il allait franchir le seuil de la décennie suivante. Celle qui sent le sapin, ou dont on ressort cacochyme...

Irrévocable réalité qui générait une peur, logique ou irraisonnée, ou les deux à la fois.

Pourtant, d'évidence, il était encore en bonne forme physique, il ne luttait contre aucune affection grave. Son existence n'était pas menacée à court terme, mais l'obsession de la décade finissante l'avait saisi et ne le lâchait plus.

Facile, se disait-il, de passer de trente ans à quarante, de quarante à cinquante, de cinquante à soixante et de soixante à soixante-dix. Mais entrer dans les rangs naturellement clairsemés des octogénaires l'inquiétait bien autrement.

Il avait malgré tout fêté son anniversaire en famille sans trop regimber. Puis, Noël et Nouvel An l'avaient vu, en apparence au moins, assister aux fêtes rituelles sans sourciller.

Bon, c'était passé, le cap était franchi, l'instinct de vie avait pris le dessus, il n'y avait pas à y revenir.

Mais la période avait un corollaire et il lui fallait l'assumer.

La nostalgie d'une époque très ancienne, jusqu'ici enfouie, lui était venue. Une irrépressible remontée dans le temps.

Elle l'avait saisi et ne le lâchait plus :

Où était-il cinquante ans en arrière ?

Il lui fallait impérativement se confronter avec celui qu'il avait été... un demi-siècle plus tôt !

Alors, il a ouvert la boîte à souvenirs : il retournait à ses trente ans.

Mai 1975

Deux années s'étaient écoulées depuis son départ de Paris, où il avait démarré sa vie professionnelle, et vécu un divorce, après un premier mariage calamiteux mais heureusement sans enfant.

Maintenant, il avait parfaitement repris sa vie en mains, rencontrant par un heureux hasard, à la mi-1972, une amie de sa sœur pendant un séjour d'été dans les Pyrénées.

Une jolie brune de vingt-quatre ans : le coup de foudre avait été réciproque, ils s'étaient mariés l'année d'après, en octobre 1973.

Bien vite leur était né un fils en août 1974, et son épouse avait choisi de ne pas reprendre de suite son métier d'institutrice, préférant se consacrer à leur enfant.

De son côté, il avait trouvé un emploi de cadre commercial dans une société de vente de produits métallurgiques, Longométal, du Groupe Usinor, installée à Toulouse au Pont des Demoiselles, sur le site industriel vétuste jadis bâti par l'avionneur Latécoère.

En 1975, la société, soucieuse de s'étendre, se déplaçait sur la commune de Colomiers, et construisait d'immenses entrepôts sur la toute naissante zone industrielle d'En Jacca.

Ils avaient suivi le mouvement, et quitté leur petite villa de location Côte Pavée.

Un vieux monsieur Donnadiou leur avait loué, pour huit-cents francs mensuels, à Léguevin, une villa de quatre pièces suffisamment spacieuse pour eux, mais ancienne, restée dans son jus.

Elle était située à cinq cents mètres du centre du village qui comptait alors environ deux mille âmes (quatre fois plus aujourd'hui). Ses points forts étaient un grand jardin, ouvert plein ouest sur la campagne à perte de vue, et surtout, la forêt de Bouconne et ses trois mille hectares protégés, à moins d'un kilomètre.

L'été 1975 les vit emménager avec ravissement. C'était l'aube d'une période bénie. Tandis que grandissait leur petit garçon, le quatrième membre incontesté du foyer était un berger allemand, une chienne nommée Rachel.

Il l'avait acquise dans sa vie précédente, en 1968, à Lyon, auprès d'un élevage réputé, la Grand Combe. C'était une belle femelle de soixante centimètres au garrot, l'idéal du standard de la race, issue d'une lignée prestigieuse de chiens primés dans les concours canins.

Il était infiniment attaché à cet animal qui ne l'avait jamais quitté de 1968 à 1972, et l'avait tellement aidé pendant la période de flottement de son divorce.

En épousant le maître, sa femme avait aussi épousé la chienne. Son amour sans limite de la gent animale avait rendu la chose aisée.

Dès l'été 1975, ils ont assidument fréquenté les sentes de Bouconne. Elles étaient variées, sinueuses, feutrées, le sol assoupli par les feuilles mortes. L'ombre et la lumière y jouaient une pastorale.

Du portail de la villa, ils étaient sur place en cinq minutes par la petite route de Mérenvielle, ruban partageant la forêt de Bouconne en deux parties, un quart vers le sud-ouest, qui devint leur territoire, trois-quarts vers le nord-est, où ils n'allaient que rarement.

Perpendiculairement, une piste de terre, véritable bissectrice de la forêt, filait à perte de vue des deux côtés, c'était la Grande Tranchée. Interminable à qui l'eut parcourue d'une traite, avec ses douze kilomètres de long, rectiligne mais pleine d'ondulations.

Ils laissaient la voiture au grand parking aménagé à gauche, à l'intersection, et prenaient leurs sentiers favoris, sous les chênes sessiles ou pédonculés, dont certains étaient de taille vénérable.

Leur fils dans sa poussette ou faisant ses premiers pas, tandis que Rachel ramenait joyeusement des bouts de bois à lui lancer.

En 1977, leur petit garçon de trois ans, courait comme un lapin, plein de vitalité. Rachel eut moins de chance, un matin se produisit un drame : son train arrière fut saisi de paralysie.

Ils furent atterrés par la gravité de cette infirmité. Le premier vétérinaire consulté eut un diagnostic très sombre, et, ne sut que proposer, pour leur plus grand désespoir, l'euthanasie.

Il exposa son désarroi à son travail. Son directeur se trouva, par un heureux hasard, être l'intime d'un autre vétérinaire, à l'Isle-Jourdain, le docteur Lesouple, qu'il lui recommanda chaudement.

Ils s'y rendirent en urgence. Effectivement, en deux infiltrations (très risquées) dans la moelle épinière, il guérit la chienne qui récupéra une patte sous trois jours, l'autre, et donc tous ses moyens de locomotion, sous huit jours. Fous de joie, ils ont débouché le champagne. Et l'existence heureuse a continué.

Sa vie professionnelle était facile, ponctuée par des déplacements en clientèle vers les villes comme Auch, Saint-Gaudens, Albi, Rodez et autres petites métropoles régionales. Déplacements incluant parfois de gastronomiques agapes, peut-être parfois un peu trop arrosées.

Mais à l'époque, les contrôles routiers étaient rares, l'alcootest inexistant, la limitation de vitesse naissait à peine.

Dans la journée, à la villa, son épouse avait organisé sa vie de mère de famille attentive, elle allait également au village aider bénévolement une vieille dame tenant une mercerie, écoutait ses émissions préférées, sortait au jardin par beau temps, Rachel à ses côtés, son garçonnet sur un tricycle. Le soir, l'époux revenu, toute la petite famille partageait un bonheur sans nuage.

Toulouse était loin de leurs préoccupations. Hormis le supermarché à Colomiers, ils avaient adopté la proche bourgade de l'Isle-Jourdain, s'y rendant par la petite route en traversant Bouconne, Mérenvielle et Ségoufielle.

Là-bas, ils trouvaient une ambiance rurale, tous les magasins nécessaires à leurs achats, et même une halle médiévale où se tenait un marché débordant de ce que la campagne gersoise offrait de meilleur.

Toutes les côtes de ce pays vallonné le voyaient passer à vélo les unes après les autres, seul ou avec le club cycliste local. Généralement courtes, ces montées étaient souvent des rampes redoutables. Mais il avait pour lui l'allégresse de la jeunesse.

Un collègue de travail lui avait prêté un vélo de course étonnamment léger possédant cadre en titane, tout équipé en Campagnolo. C'était un modèle identique à celui qu'utilisait Jacques Anquetil dans les étapes contre la montre du Tour de France, cadeau de son ami Raphaël Geminiani !

Au moins une fois par mois, la petite troupe bien soudée partait à Perpignan retrouver leurs familles respectives le temps d'un week-end. C'était une aventure avec la Renault 4L, dont la banquette arrière était occupée d'un côté par le couffin avec le bébé (en des temps qui ignoraient le siège de sécurité) et de l'autre, très sagement lovée, Rachel.

Dans le dernier quart de cette vie à Léguevin, en avril 1978, naquit leur deuxième fils, à la maternité de la Grave à Toulouse.

Peu de temps après, sa vie professionnelle subit des aléas, et il décida de changer, ayant en fil rouge l'espoir de travailler à Perpignan.

Une opportunité se présenta dans une société de même activité que Longométal, Baurès, prête à l'embaucher. Il lui fallait d'abord, lui promit-on, partir à Montpellier, Perpignan viendrait ensuite. Un peu trop intrépide, il se lança et sa prise de poste là-bas fut fixée au premier juin 1979. Perpignan ne vint jamais.

Mais, avant cela, leur chienne Rachel, rescapée miraculeuse de sa paralysie, vit un nouveau un malheur de santé la frapper.

Alors que, à dix ans, elle avait encore, en théorie, quatre ou cinq années à vivre, en 1978, elle contracta ce que le vétérinaire qui l'avait précédemment sauvée, décrivit comme fatal, un « diabète insipide ».

La pauvre bête buvait dix litres d'eau par jour et ne pouvait plus se retenir pour les évacuer. La mort dans l'âme, un jour de la fin de l'hiver 78/79, il fallut prendre la décision de la faire euthanasier.

Il était seul, ce matin-là, quand il fit monter Rachel dans la Simca-Talbot 1307S, comme s'ils allaient courir ensemble sur un sentier de Bouconne. Mais, dans le coffre, il y avait une pioche, une pelle, une couverture...

En route pour l'Isle-Jourdain et le cabinet du docteur Lesouple.

Une heure après, il repartait de là-bas, en larmes, la dépouille de sa chienne roulée dans la couverture. En route pour la forêt de Bouconne car il l'avait choisie, d'évidence, comme dernière demeure de sa chienne.

Parvenu près du parking où, mille fois, Rachel avait sauté gaiement depuis la banquette arrière, il ouvrit le hayon et comprit, en soulevant le corps dans la couverture qu'il ne pourrait pas porter ces trente kilos sur des centaines de mètres.

Or il voulait absolument pour sa chienne un endroit isolé.

Il a redémarré, contourné la barrière d'interdiction de passage, et il a réussi à emprunter la Grande Tranchée.

Cinq cents mètres, puis il s'est arrêté, ayant aperçu un chemin adjacent à sa droite, dans l'azimut de Brax. Sans prendre la peine de se garer, aucune voiture n'étant censée circuler.

Il a pris la dépouille de sa chienne, bien enroulée dans la couverture car il lui eut été insupportable de voir sa chienne morte.

Il a fait trente mètres sur le chemin en pente légère. Il a posé son fardeau et hoqueté longtemps de désespoir.

Puis le courage lui est revenu. Avec la pioche, il a creusé, comme un fou, aveuglé de chagrin, une fosse profonde d'un mètre, s'assurant ainsi que le corps de sa Rachel soit à l'abri des charognards nocturnes.

Il a déposé la chienne au fond. La couverture a glissé, horreur, il a entrevu le bout du museau. Prostré, il a pleuré, puis rebouché la fosse à grandes pelletées. Ensuite, il a rejoint la voiture et il est rentré à la villa où l'attendaient son épouse compatissante. Elle était très affectée par la mort de Rachel, qui vivait en permanence à ses côtés, avec ses deux fils, le petit garçon de cinq ans et le bébé d'un an.

Quelques jours après, la famille aménageait à Montpellier. Il faisait trop chaud, dans un appartement où ils eussent été en peine d'avoir un gros chien : Rachel avait eu l'élégance morale de disparaître au moment où il le fallait.

Malgré tout, il a fortement culpabilisé car il avait précipité sa mort, même si c'était pour son bien.

Puis, il a oublié, il semble que la vie soit ainsi faite...

Août 2025

Dans la chaleur de cet été, il dort mal, rêve souvent à demi-éveillé, continue malgré lui à ressasser sa vie d'il y a cinquante ans, ces somptueuses années à Légevin.

Et particulièrement, il revoit sa Rachel, symbole du bonheur, il la revoit vivante, gambadant autour de son fils aîné dans la forêt de Bouconne. Il revoit ses yeux orangés, son regard porteur d'une inimitable tendresse.

Beaucoup moins drôle, il revoit sa mort et son inhumation près du petit bosquet. Il revit obsessionnellement, toutes les nuits, ces instants tragiques distants de presque un demi-siècle.

Il ressent le besoin d'exorciser ses démons.

Il pense à faire ce que, jusqu'ici, il a toujours éludé, bien que ça lui ait parfois traversé l'esprit : revenir en pèlerinage sur la tombe de Rachel.

Un jour, il décide de passer à l'acte. Mais il n'en parle à personne, pas même à son épouse qui s'inquiéterait de le voir, lui déjà assez mal en point, saisi d'un fantasme si morbide.

Il choisit de partir seul, un matin, depuis le chalet à la montagne où il passe parfois une semaine dans la solitude.

Et c'est un matin d'août qu'il débarque à Légevin. En cinquante ans, il y était retourné deux fois à peine. La dernière, il y a dix ans, avec son épouse, ils avaient revu le parking de Bouconne, quasi inchangé, comme la futaie environnante.

Mais, cette fois, il s'est fixé un autre but : retrouver le lieu exact où gît Rachel depuis quarante-six ans.

Depuis sa retraite pyrénéenne, ce 20 août, il lui a fallu quatre heures de trajet, il a déjeuné en arrivant de deux sandwiches achetés dans un Lidl.

N'osant pas, d'entrée, aller droit à son but, il s'est d'abord garé au parking qu'il connaît bien, à gauche de la route de Mérenvielle, remarquant au passage que la barrière empêchant les véhicules de s'aventurer sur la Grande Tranchée est désormais infranchissable. Il a parcouru plusieurs sentiers d'antan, d'abord sous un soleil de plomb, puis dans une chaleur étouffante, le soleil avait disparu dans un ciel de plus en plus couvert.

Les heures s'écoulaient, il manquait de détermination. Il lui fallut se faire violence, se dire que s'il avait été assez idiot pour imaginer cette virée, il fallait la mener à terme, faute de quoi il ne serait à ses propres yeux qu'un vieillard débile.

Enfin, il se décida. Contrairement à ce jour de 1979 où il avait enterré Rachel, il n'avait rien de lourd à porter et pouvait tout aussi bien laisser sa voiture au parking. Il aurait un petit kilomètre à faire à pied.

Il a donc laissé son Duster, a traversé la route puis est parti sur la Grande Tranchée. Sachant qu'ensuite, cinq cents mètres environ le séparerait du chemin de son souvenir.

Entre temps, le fond du ciel avait noirci à vue d'œil, de petits nuages blancs s'y détachaient en surimpression, alarmants.

De nombreuses flaques d'eau attestaient des orages de la veille. Il semblait bien qu'il s'en annonce un autre, un bien violent. Après cette longue période si chaude, le ciel n'était pas encore purgé.

D'ailleurs, il se faisait couleur encre de Chine. L'orage était certain.

Déjà quinze heures : il ne s'était guère soucié du temps et voilà qu'il risquait de tomber des trombes.

Il reçut tout à coup les premières et larges gouttes. Il n'avait guère peur de l'orage, phénomène si courant l'été dans sa haute montagne catalane ou ariégeoise.

Il portait un short et une chemise kaki comme il les affectionnait en plein été, et en chaussures de chasse basses, en toile, qui avaient l'avantage de sécher rapidement.

Au bout de cinq cents mètres, il s'attendit à voir le chemin partant sur la droite. Ce fut bien le cas, il vit que la piste descendait légèrement, bordée de grands chênes des deux côtés. Sa mémoire avait plutôt retenu un chemin plutôt plat et de petits arbres, de ceux qu'on nomme fayards.

Tandis qu'il commençait à pleuvoir, et qu'un tonnerre encore lointain roulait pesamment, il se dit qu'il était bien sur la bonne voie. En quarante-six ans, les jeunes arbrisseaux de l'époque étaient devenus très logiquement des arbres dont le diamètre atteignait quarante centimètres.

Un replat du chemin lui fit comprendre qu'il parvenait au bon endroit. Le tonnerre se rapprochait et les éclairs se multipliaient. Il ne s'en préoccupait pas, revivant les instants d'août 1979 avec une saisissante intensité.

Il tomba à genoux, heureux de recevoir la pluie battante comme une eucharistie du souvenir. Il était certain d'être à l'endroit précis. Il se demanda ce qu'il trouverait s'il creusait le sol...

De toute façon, il n'avait pas de pelle pour oser un acte aussi malsain.

Et puis, après un demi-siècle, il ne devait rien rester, même des os, en l'absence de chaux vive lors de la sépulture.

Mais soudain, ce furent des grêlons qui dégringolèrent du ciel, un peu mêlés d'eau, mais tout de même de la taille de grains d'anis.

Il en prit un sur l'oreille, ce fut douloureux. Puis un autre : il devenait urgent de trouver abri, il fit les quatre ou cinq mètres qui le séparaient du tronc le plus proche, le plus gros des arbres d'alentour.

Maintenant, la foudre tombait toutes les vingt secondes, traduisant une énorme activité électrique. Les impacts se faisaient proches car il y avait simultanéité entre l'éclair et la déflagration.

Il y eut un zig-zag aveuglant à moins de quinze mètres, il sentit brièvement l'odeur piquante de l'ozone...

Il était complètement trempé mais n'avait pas froid. Il se revoyait en 1979, creusant la tombe, prenant la couverture contenant la dépouille de Rachel, la posant délicatement au fond du trou, horrifié de voir apparaître le bout du museau.

Et soudain, la foudre tomba sur le gros chêne sous lequel il se tenait et il prit une partie de la décharge. Il ne fut pas tué par électrocution, mais sonné, inconscient, projeté au sol. Les éclairs s'espacèrent, l'orage se déplaçait plus loin vers l'est. Par contre, il tomba un déluge, et lui ne ressentait rien.

Lorsque la nuit tomba, puis pendant toute celle-ci, il demeura au sol sur le tapis des feuilles mortes, prostré, en position quasi-fœtale.

Aux premières lueurs de l'aube, la luminosité revenue, il s'éveilla.

Mais ce n'était plus lui, c'était un zombie, et il ne savait plus ce qu'il faisait là, plongé dans l'amnésie.

Il refit en titubant les cinquante mètres de chemin, se ressaisit un peu et déboucha sur la Grande Tranchée. Au lieu de partir vers la gauche, il prit vers la droite, marchant comme un somnambule, sans but.

Il ne croisait personne. La matinée était belle, comme souvent les lendemains d'un gros orage, l'atmosphère bien nettoyée. Dès neuf heures il faisait chaud. Peu à peu, ses vêtements, dont le tissu était prévu pour cela, parvinrent à sécher.

Il arriva vers la sortie nord-est de la forêt de Bouconne, tout près de Mondonville. Mais il ne poursuivit pas, fit demi-tour au parking et repartit dans l'autre sens. Il n'avait ni bu ni mangé depuis la veille. Il avançait étonnamment, tandis que le soleil dardait.

Épuisé, il finit par s'arrêter sur la banquette d'herbe en bordure de voie. Il n'était pas loin, à nouveau, de l'endroit où il avait pris la décharge la veille, sur la tombe de Rachel. Un couple de randonneurs venait d'en face.

Bons observateurs, en le croisant, ils s'inquiétèrent de son état. Il ne les rassura pas, prostré, il n'avait que trois mots à la bouche : Rachel, Bouconne, orage. Il les répétait, hébété, tantôt dans un ordre, tantôt dans un autre. Le couple lui demanda s'il était venu en voiture : il ne répondit pas.

Alors, ils ont appelé la gendarmerie de Lèguevin.

Un brigadier arriva rapidement en fourgonnette. Son œil exercé avait repéré le Duster isolé sur le parking. L'immatriculation, jointe au smartphone dans la poche de l'ahuri, permit d'identifier sa famille.

Celle-ci, alertée, vint le retrouver le plus vite possible, à Purpan où il avait été amené. Il s'y trouvait en observation, on inventoriait les séquelles du choc électrique qu'il avait subi.

En revoyant sa femme, il balbutia quelques mots inintelligibles, puis ajouta une dernière fois : Orage, Rachel, Bouconne.

Très agité, il fit dans l'heure un infarctus massif.

Il était mort.